

# « *Oraliture et praxis scripturale chez les écrivains du Maghreb de langue française, entre écriture composite et effets esthétiques.* »

*M. Mellak Djillali*

*Université Sidi Bel Abbes*

## **Résumé**

*La culture orale (proverbes, contes, chants) qui investit le texte littéraire maghrébin de langue française, instaure de fait des rapports controversés entre oralité et écriture. Comment ces paroles multiples du terroir qui subissent le primat de l'écrit, sont transposées et négociées dans la langue d'accueil, ici le français ?*

## **Mots clés**

*Patrimoine-- Oralité – Maghreb –Écriture -Langue maternelle/Autre –Interférence -Mémoire collective*

## **DE LA VOIX A L'ECRIT**

Elaborée à travers le temps et de nombreux champs d'expériences humaines, transmise par l'institution sociale opératoire qu'est la langue (amazigh, arabe populaire, et arabe savant), l'oralité est considérée comme vecteur primordial dans le fonctionnement des structures mentales et culturelles au Maghreb. De fait, ce vaste champ culturel oral qui se prévaut des échos immuables de l'espace métaphorique de la mémoire collective n'a pas échappé aux écrivains maghrébins francophones, quêteurs et « marqueurs de paroles » qui ont de tout temps investi et réactualisé d'une manière explicite ces signalisations orales dans les plis de leurs œuvres. Cette oralité verbalisée d'une façon récurrente dans ses diverses manifestations, reste ouverte à une multiplicité de sens.

Mais comment ces fragments de l'oralité qui se situent au centre même de l'écriture, sont-ils rendus par le travail de transcription et de traduction ? Autrement dit, comment ces écrivains négocient-ils ces genres oraux séculaires sur l'échelle du respect des formes et de la norme de la langue mère dans une autre langue, en l'occurrence la langue française ? Qu'elles sont les stratégies mises en place pour inscrire dans le mouvement de l'écriture romanesque cette pluralité de codes langagiers qui témoignent de leur maghrébinité? « Traduire une langue dans une autre, c'est avoir l'idée qu'il n'y a pas une langue supérieure et une langue inférieure, une langue première et une langue seconde ...il y'a traduction, parce que les langues sont différentes, mais que néanmoins elles peuvent se comprendre et se traduire les unes dans les autres. »<sup>i</sup>

Dans cette aventure scripturale aux dimensions intenses, où la réconciliation de ces deux notions complexes (oral/écrit) se situe au point de leur fusion, une écriture /parole fait subir un traitement singulier aux modèles ancestraux. Ce dispositif de dialogisme et de restructuration du langage du centre génère des textes polyphoniques foisonnants et instaure une esthétique particulière.

## **ASSIS SUR DEUX LANGUES**

Pris plus que jamais dans le croisement et la traversée des référents langagiers de leur propre culture, s'appropriant la langue de l'autre comme support et filtre, les écrivains maghrébins élaborent une écriture d'entremêlement ouverte aux espaces des migrations et de circulation de sens, espace de haute tension mais aussi de grande symbiose de constructions étonnantes, qui

suscite des dialogues et des complicités, une écriture qui produit sans cesse un syncrétisme enrichissant qui fleure la modernité. «Elle (la conscience linguistique) est importante pour tout écrivain, elle est cardinale pour l'auteur qui écrit dans un contexte manifestement plurilingue. Elle est conscience de la multiplicité des langues, expérience d'une manière d'éclatement du discours marqué par la diglossie et le métissage »<sup>ii</sup>

« Assis sur deux langues », selon l'expression d'Albert Memmi, les écrivains du Maghreb vont à partir de cet instrument linguistique et culturel intelligible, que présente la langue française, dire leurs propres paroles. Ils les expriment d'abord et avant tout par le choix du matériau normatif d'un français standard, c'est-à-dire académique, conventionnel et imitatif, marqué foncièrement par l'école. Concrétisation faite sur texte, puisque le dire culturel oral qui contamine les recoins des œuvres de ces écrivains est exprimé en langue française, langue qui s'impose comme une nécessité incontournable puisqu'elle confère une certaine liberté dans l'expression.

En effet, les romanciers maghrébins qui recourent impérativement au répertoire culturel de la langue arabe parlée, aux nombreux fragments de langue berbère dans ses performances tant sacrées que profanes, à la composante symbolique du troisième corps de la transmission fondamentale aux contours connus, largement inspirée du contexte islamique, sont considérés comme des « passeurs de langue ».

Leurs textes qui se trouvent sous influence de ces trois confluent linguistiques (langue amazigh, dialectale et arabe savant) de statut inégal et en relation de concurrence, s'imposent comme productions complexes aux fils enchevêtrés, faisant vibrer une diversité de paroles multiples. Le passage de l'expression orale arabe à l'expression écrite en français est des plus ardu. « La communication littéraire d'une œuvre d'expression française affichera plus ou moins consciemment mais affichera toujours, le conflit de deux systèmes linguistiques culturels que l'organisateur du texte, l'énonciateur tente de faire coïncider »<sup>iii</sup>

L'impérieuse question se pose d'évidence : l'insertion et le recours aux codes culturels d'origine, leur distribution dans une langue d'expression d'emprunt, en l'occurrence la langue française, légitime certes un discours identitaire et procède de l'intimité des écrivains, mais il reste néanmoins que cette mobilisation du référent et son inscription dans la dualité ouvre un autre front de questionnements et constitue un terrain problématique incontournable. Comment mettre en évidence sans contrainte, sans écart et sans prescription dans une autre langue, l'émotion intense de ces paradigmes du site d'origine? L'originalité et l'effet de sens de ces héritages culturels diversifiés du groupe, sont-ils dans ce va et vient linguistique incessant,

perçus et rendus par les performances de la langue française, sans qu'il y ait discordance ou asymétrie entre discours assumé et écriture élaborée ? N'y a-t-il pas inévitablement distorsion, « Quoique les écarts et les ruptures sont eux-mêmes une initiation à l'écriture » ( A.Khatibi ), lorsqu'on sait enfin, que ces expressions vernaculaires qui affectent l'ensemble des textes maghrébins se trouvent dans la plupart des cas traduites, déportées et intégrées dans une praxis d'écriture mobilisée par un système langagier d'emprunt, subissant des transformations stéréotypées, concédant des formes par répétition à l'identique ? « Une langue renvoie à l'autre sans parvenir à une équivalence dépourvue de réserve. L'écart, la distance, voire la rupture, traduisent la pesanteur de la culture, la mémoire et l'imaginaire, mais aussi la dimension pratique encore plus délicate à cerner »<sup>iv</sup>

Dilemme de la langue au centre d'une controverse, et pour rappeler la réflexion de Derrida qui parle de « cette langue que j'habite et qui m'habite mais qui n'est pas mienne », qui inscrit sans ambiguïté de nombreux questionnements en termes conflictuels. « Une littérature francophone est une littérature qui s'écrit entre deux ou plusieurs langues, une littérature pour laquelle le français, langue d'écriture est en même temps une langue étrangère, habitée de manière polémique ou fantomatique par la langue maternelle. »<sup>v</sup>

En effet, l'arabe langue sacralisée, puisque langue du Coran crée une sorte de pudeur au moment de l'écriture. Ainsi les tensions linguistiques particulièrement importantes situent et dévoilent le rapport de l'écrivain à la langue imposée « Drame de la culpabilité, teintée de trahison » (A.Khatibi). Rapports manifestement tendus, exacerbés par le tiraillement, l'insatisfaction insoluble chez ces écrivains maghrébins pris dans la violence de cette relation différenciée entre les deux cultures, qui n'arrivent pas à surmonter le sentiment d'inconfort animé par la difficile conciliation des langues. « Plusieurs langues à la fois nous désavouent, nous morcellent, nous éparpillent en nous mêmes » ( Bianciotti Hector 1995 : p102 ). Ils apparaissent au centre de nombreuses et vives controverses, de conflits ou d'opposition, celui de leur projet d'écriture, d'une écriture de « l'intranquillité ». « Lorsque j'écris en français, tout mon effort consiste à me séparer de ma langue natale, à la mettre en distance de mon for intérieur. Je suis ainsi divisé, de moi en moi, condition de toute écriture rompue au destin des langues. Me diviser, me réincarner dans la langue de l'autre. Dès lors ma langue natale devient peu à peu étrangère... elle se met en retrait, elle s'écrase, mais elle revient » disait Abdelkebir Khatibi<sup>vi</sup>.

Mohamed Dib disait la même chose « Je sens mon français manœuvré, manipulé d'une façon indéfinissable par la langue maternelle. » Cet emploi prend des modalités différentes selon chaque sujet écrivain. Rachid Boudjedra, pour l'exemple, éprouve un malaise à utiliser ce vocabulaire local dans ses textes littéraires. Il soulignait : « Lorsque j'écrivais auparavant en

français, cette langue parlée algérienne ne pouvait trouver sa place dans un texte écrit en français... mais cela manquait, cela me posait des problèmes parce qu'il y avait dans cette langue parlée des nuances extraordinaires, des significations déplacées, des déplacements de sens, toute une agilité qui était essentielle à la réalité que je décrivais ou à la poétisation d'un espace que je voulais recréer. En écrivant en français, je ne pouvais pas le faire. »<sup>vii</sup> Il n'en demeure pas moins évident et vrai, que tout texte maghrébin qui manifeste son statut littéraire est assigné au dialogue des langues, au brassage culturel par modalités de l'emprunt et de l'intégration.

La diversité linguistique, la transposition / confrontation d'une langue par une autre, comme trace de production, dénote chez l'écrivain maghrébin une écriture ambivalente. Dans leur rapport à la présence importante du référent oral qui régit leur pratique littéraire et qui donne un caractère interprétatif à leurs œuvres, les écrivains maghrébins qui s'approprient la langue française, parce que voués à son utilisation, sont assignés à remanier et à réguler les mots, les sonorités, les tournures et les images propres à la langue mère, pour plus de conformité à la langue de l'Autre, construisant ostensiblement une autre langue, originale haute en couleurs qui implique un travail de métissage à caractère transculturel

L'usage de cette langue « passerelle », qui ne laisse aucun écrivain indifférent, langue médiation, retravaillée par captation et transformation, qui n'est pas aisée de reproduire et que beaucoup nomment « une interlangue » ou « une bilangue » (A.Khatibi), infléchit le processus de réception, puisqu'elle rompt et transgresse la norme linguistique pour se forger un autre langage, source d'un dynamisme créatif insoupçonné et garder l'intérêt essentiel, « celui de « maintenir une tension entre la langue d'origine et le français, sans abandonner la partie au profit du français »<sup>viii</sup> Ces référents de l'oralité, originalité de leur espace verbal d'origine, qui restent l'apanage des écrivains, s'inscrivent tous dans cette bilangue. Ils instaurent un nouveau rapport au français, rapport de subversion, d'occultation et de mixage. Ce jeu linguistique entre langue maternelle et langue d'écriture travaille le corps de ces référents et restitue une nouvelle force d'expressivité qui frappe par son envergure et sa singularité. Portés par « l'amour bilingue », la langue natale et en même temps subjugués par la langue française, deux idiomes qui se rencontrent dans leur imaginaire dans les constructions les plus étonnantes, ces auteurs pris dans l'alternative et la tension de « l'entre deux », doivent marcher en équilibre sur la corde raide. Démarche médiane, qui opère des liens. Cette rencontre des langues, vaste champ de signes inattendus, place les romanciers entre deux rives, à cloche pieds sur deux cultures, conversation des limites complices de deux entités : d'une part leur appartenance au Maghreb, pays aux nombreuses empreintes du passé qui emboîte de nombreuses cultures, supplantées les unes aux autres ; d'autre part, l'autre rive

détentrices d'une culture au substrat gallo-romain, transmise à travers la langue qui s'impose comme moyen de socialisation des écrits de ces auteurs et d'ouverture sur l'universel. En relation particulière, indissociable avec la langue française, leur langue d'écriture, vivant la dichotomie linguistique, les écrivains du Maghreb s'emparent du français, opèrent un travail possible de recomposition et d'équilibrage incessant, recréent à leur façon un certain donné de l'expression orale atavique. « C'est à ce prix que se revendique l'acte d'écrire qui est un combat permanent avec les matériaux de la langue, contre eux aussi parce qu'ils ne correspondent pas toujours à ce que l'on veut exprimer, parce qu'ils se réfèrent à d'autres réalités, parce qu'ils portent d'autres symboles et pourquoi pas d'autres usages. C'est ce qui constitue la langue étrangère, la langue de l'Autre » 9

Conciliant et suturant les deux hémisphères linguistiques, les écrivains maghrébins reconstituent par empiètement la structure originelle du texte oral, dans un langage littéraire pour qu'elle se mue en effet de sens dans le récit. C'est un travail intense de traduction / reconstitution, de recherche de similitudes, d'analogies et d'affinités qui œuvrent à la reconstruction du référent oral. C'est ainsi, en effet, que la rencontre des deux structures linguistiques produit des phénomènes d'interférence. Or les interférences les plus remarquables mises en spectacle, nous les retrouvons dans cette interlangue flamboyante, génératrice de sens qui s'impose aux écrivains maghrébins. D'abord un flux et dérivés narratives qui basculent dans la fabulation, ensuite une profusion d'images et de métaphores débusquées à travers les couches successives les plus infimes du palimpseste de la mémoire collective, dont le chant et le conte sont les fins porteurs. Enfin une certaine vivacité dans le processus de traduction à l'identique de l'arabe ou du berbère qui se veut littéral et presque textuel du répertoire des proverbes, des stéréotypes et du dire sacré, produisant un effet d'étrangeté au texte. Cette manipulation / transgression due aux rapports de contamination et de négociation, de dérivation et de composition, bouscule le lexique et les structures de la syntaxe de la langue française et augure des néologismes originaux imprévisibles.

Qu'on songe par exemple aux formes de référents fréquemment utilisées par les écrivains maghrébins, à savoir le proverbe, le conte, le chant et le stéréotype qui sont travaillés, renouvelés et enrichis par l'entreprise de structuration / reconstruction de la langue d'emprunt mais qui gardent ostensiblement leur sensibilité maghrébine ?

#### **LE PROVERBE DANS LES MAILLES DE L'ECRIT**

Dans cette perspective, le proverbe, élément du discours sapientiel privilégié, étroitement lié à la parole vive maghrébine opère ostensiblement dans le champ textuel des auteurs maghrébins. Ces aphorismes, traduits et reconstruits, qui parsèment de nombreux récits francophones sont très révélateurs du travail intense d'aménagement et de traduction de la langue d'origine, langue source, lorsqu'il s'agit de reproduire l'oral dans une langue d'arrivée, langue cible. « Nous n'ignorons certes pas que la traduction la plus serrée ne traduit jamais tout et qu'une part de sens, confinée dans la zone de l'incompréhensible, demeurera hors de notre atteinte »<sup>10</sup> Ces invariants archétypaux qui expriment l'ancrage quasi organique au terroir, induisent des effets insolites lorsqu'ils sont retravaillés et transformés au gré des transcriptions.

*« Ceux qui élèvent des neveux dressent des serpents pour leurs cous. »*

*« Un foie de poule et des mains rigides. »*

*« Dans la bouche fermée, les mouches n'entrent jamais. »*

*« L'existence est une ruade perpétuelle. »*

*« Voiler le soleil d'un tamis. »*

Ces courtes séquences à dominance descriptive servent la logique de l'entreprise de réactivation poétique des écrivains, génèrent la parole foisonnante de terroir. « Ces formes réinstaurent par effraction la parole originelle et mettent en scène une véritable guérilla linguistique... Apparaissant à chaque fois en décalage par rapport à un texte oscillant entre deux pôles référentiels opposés, les figures conventionnelles (françaises et traduites de l'arabe) et radicalement hétérogènes retrouvent dans leur rapprochement même leur expressivité perdue. »<sup>11</sup> Chaque fragment institue la métaphore et l'allégorie comme éléments de lisibilité que sollicitent la sensibilité et l'émotion pour restituer le souffle et la dynamique du texte premier. L'expression idiomatique, traduite et reconstruite littéralement de l'arabe et du berbère où les règles et les structures subissent de nombreuses distorsions

au niveau syntaxique lexical et rythmique, tente de revenir et de coller à la proximité orale.

Portés par le jeu de la transposition, les proverbes « restitués », tentent d'insuffler à la parole écrite, la chaleur de la voix humaine, engendrant des effets expressifs par des procédés de style réaliste, des traductions visuelles fortement contaminées par « l'irrépressible soif d'images et de rêves de l'être humain » (Gilbert Durand)

En définitive, nous apparaît le travail de reprise, de transformation et des possibilités de mise en forme par l'écriture par lesquels les sujets écrivant francophones valident ces référents initiaux en les renversant dans un autre moule expressif rapprochant, en parfaite conformité du texte

générique, toujours en arrière plan et dans les marges. Dans tous les cas, par delà le travail de tissage et de glissement dans la langue seconde, dans ce jeu citationnel, les écrivains parviennent à concilier ces paroles matricielles en ménageant et en préservant leur authenticité. Ces figures intemporelles où s'investit le métissage des codes, gardent leur texture, leur rythme et leur expressivité. Le travail de réécriture ne dégrade ni le sens recteur du texte, ni altère sa capacité évidente à suggérer. Remaniés, inversés ou subvertis par opération de déconstruction et par emploi de calques lexicaux, ces idiolectes dans ce trajet, ne connaissent aucun décrochage de sens, ils gardent leurs saveurs et leurs propriétés orales fondées sur l'itération et l'univocité.

#### **LE CONTE, LA REDUPLICATION PAR L'ECRIT**

Le conte, autre élément non moins important, émerge particulièrement dans le champ littéraire maghrébin. Genre aux prescriptions impératives, sa manifestation postule la symbolique gestuelle et vocale, l'improvisation et la mémorisation. Le conte qui est un récit oral particulier est tenu d'assurer par répétition et accumulation la stabilité du texte. Sommé de ne pas inventer mais de reproduire par récitation toujours recommencée la parole ensevelie, mais vivante de la mémoire, il doit rendre compte d'un monde rigoureux et de valeurs très datées.

Les récits narratifs du terroir, repris par les écrivains et enchâssés dans leurs écrits en français, constituent des éléments particuliers de la stratégie discursive et intertextuelle. Ce télescopage de deux modèles ouvre d'emblée un espace enchevêtré au sein duquel deux expressions apparemment éloignées l'une de l'autre, l'une écrite et l'autre en régime d'oralité se rencontrent et suscitent inévitablement des conflits. Ces deux exercices dans la complexité de leurs rapports tissent des liens en termes de tension et d'affrontement, de distance et de proximité dus au jeu inévitable des nombreuses influences. Au delà de leur contenu, portés par la force immanente du verbe, ces récits convergent tous vers la finalité ultime, celle de leur transmission orale, celle d'être une parole rituellement proférée.

Versés dans la tessiture de leurs romans, les contes subissent une transformation profonde par élaboration littéraire. Ils deviennent des textes de "transcription" par l'écriture, livrés à une véritable mutation. D'essence orale, le conte comme la légende ignorent traditionnellement l'appui de l'écriture. Ils ne se présentent nullement de la même façon que les textes écrits destinés à être lus. C'est que le signe graphique brise le souffle du conteur, affaiblit la parole en la rendant molle... inerte. L'intrusion de l'écriture oblitère le texte oral et l'affecte dans ses recoins les plus retranchés, ses fondements les plus intimes et ses procédés les plus spécifiques. L'interprétation scripturale brise la parole narrative, affaiblit son instantanéité et dégrade les pulsions de la voix.

Comment concilier alors les deux manières, l'une mentale, l'autre manuscrite, de raconter une histoire ? Quelles qu'en soient les modalités, le passage de l'oral à l'écrit n'est pas exempt d'ambiguïtés. Repris et retravaillés par l'écriture, les contes sont mis en jeu dans leurs fondements génériques. Subissant des transformations et des altérations, ils s'éloignent sensiblement du texte original et deviennent en ses sens réduits, ne conservant plus la trace et l'écho polyphonique qui les fondent. Texte redistribué par destructions / constructions, il ne se fait plus entendre comme le récit initial expressif. L'écrivain maghrébin de langue française, dans son entreprise d'adaptation, qui n'est pas de tout confort, se contente d'un décalque qui apparaît d'emblée comme un texte dilué dans la simple réduplication littérale, plate, décousue et fragmentaire, jamais identique à la parole première. Il élague, retouche et reconstruit à sa guise la matière narrative du récit oral dont on sent bien qu'elle est incomplète. Tous ces détournements qui sont des saillances ont des conséquences sur le plan poétique et dénaturent la force vive du conte traditionnel.

#### **LE CHANT MAGHREBIN ET LE PRIMAT DE L'ECRIT**

Au même titre que le conte et le proverbe, binôme majeur de la littérature orale au Maghreb, le poème et les chants maghrébins, pour la plupart à caractère laudatif, empreints d'un lyrisme profond, participent aussi de cette entreprise de traduction. Cette démarche de déformation / dérivation / composition de la langue maternelle laisse apparaître une large place aux phénomènes d'interférences et de réinterprétation qui affadissent la sensibilité, la charge poétique du texte. A l'évidence, les rengaines et les chants poétiques hautement individualisés par leur grande partition prosodique et la qualité de l'inspiration et leur matérialité phonique (voix, respiration, silence) sont difficiles à reproduire. Investis dans les textes maghrébins ils laissent apparaître avec plus ou moins de netteté les marques significatives de la recreation par traduction. Travail complexe de transmutation que multiplient les procédés d'ajustement, de recombinaison du texte en langue arabe ou berbère. En effet, le texte poétique déconstruit et agencé par l'écriture, s'insinue dans le récit comme un produit hybride, avatar altéré en ses parties constitutives, estompé dans ses contours, sans aucun impact émotionnel. Sa mise en ton reste approximative, voire aléatoire. C'est que les chants et les poèmes populaires puisés à la source, portent en eux leurs contraintes génériques qu'on distingue à travers une grande émotion, un souffle intime, des mots uniques et féconds, une musique riche, difficile à transcrire. Il convient d'observer que la traduction du texte poétique est une entreprise clivée, mal aisée, singulièrement réductrice, vouée plus ou moins à l'échec. Le processus de la transcription littérale aussi équivalente que possible, qui s'en tient au mot à mot et à un français transparent, à un contenu qui ne s'y prête pas toujours aisément, confine la reprise du chant dans un rapport de

banalité et de distorsion au niveau du rythme et du débit, ce qui place le texte en proximité, toujours à la surface du texte générique, jamais identique. D'évidence, la traduction ne peut restituer l'intensité des jeux d'échos et de répétitions, les pulsions et la spontanéité, le pouvoir de suggestion qui constituent la force et l'intelligence de la parole nouvelle.

Par ailleurs le stéréotype, parole oblique et anonyme, faisant partie des procédés d'expressivité dans les dialectes berbère et arabe, inspiré du vécu quotidien au gré des événements et des situations, lorsqu'il est lié aux impératifs de l'écriture est soumis aussi au processus de la traduction et de la transcription. Par emploi de calques lexicaux, ces structures langagières, subissent des retouches, des adjonctions et des altérations lors de leur transposition en langue française, devenant des composantes textuelles aménagées.

Les écrivains francophones maghrébins qui semblent obéir à une certaine prévisibilité en tant que fidélité à leur culture d'origine et qui instaurent une sorte de complicité entre lecteurs supposés de la même culture, inscrivent ces paroles dans leur moule expressif premier, préservant leur pouvoir énonciatif et leurs innombrables effets de sens. Il n'en reste pas moins vrai cependant, que les locutions prises en charge par le français de l'écriture, sont quasiment des duplicata plus ou moins bien décalqués, impossibles à restituer totalement.

*« Toi tu peux te taire, tes cheveux sont des cheveux d'enfer. »*

*« En vous seuls les ventres parlent. »*

*« Elle a mangé son mari. »*

*« Marche ta route. »*

*« La misère vous mangera les yeux, hommes des temps de la fin »*

*« Cinq dans ton œil. »*

Ainsi, par le biais du travail créateur de traduction et de restitution, ces idiolectes, tout en intensité expressive que concrétisent métaphores, comparaisons et analogies, comme effets notoires et constants d'une intertextualité générique, n'en gardent pas moins les marques et les contours des énoncés originaux.

L'activité de l'auto-traduction de ces écrivains, détermine leur projet idéologique, celui de la réception et de la recevabilité, dans une évidente intention de conférer à ses énoncés métaphoriques une certaine reconnaissance, puisque se considérant comme dépositaires de la parole référentielle, défendant et soutenant leur véracité. Faut-il considérer ce style de l'écart comme signe d'une manipulation voulue, d'une recreation assumée par les écrivains qui

répondent à l'exigence de lisibilité du texte, qui rendent dans la clarté les équivalences sémantiques et stylistiques des énoncés premiers dans la perspective de créer une atmosphère et d'établir un pacte entre eux et un narrataire postulé ?

Les auteurs maghrébins pétris de culture française, ne s'éloignent pas délibérément de la langue de départ. Ils utilisent dans leur écriture une langue d'emprunt adaptée, simple et accessible, affranchie de formalisme qui leur permet d'être compris. Leur dessein consiste à valoriser et à réactualiser ce répertoire de référents poétiques, en les reformulant dans une langue d'arrivée modérée, partielle et approximative par rapport aux textes originaux, mais reste cependant et à certains égards le choix légitime de leur répertoire linguistique.

Ainsi, voués à penser la langue dans laquelle ils écrivent, soucieux de respecter le texte source, essayant de cerner ses implicites et d'accorder la priorité à sa littéralité, les écrivains francophones sont en position d'hétéro transcodage ou de « co linguisme ». Attitude sourcière cruciale qui impose et met en évidence les tensions et les contraintes issues de l'interprétation de deux idiomes différents, entre langue source beaucoup plus massive et langue cible, langue des greffes de savoir « qui devient la propriété de ceux qui la parlent ou l'écrivent » selon L.Goldman,

Ce bref aperçu a mis en évidence certaines postures d'écriture chez les écrivains du Maghreb qui décrivent leur oraliture dans une langue seconde, en mobilisant de nombreux registres, allant de la reformulation à la transgression, de l'interférence à l'emprunt modelé, de l'altération à des constructions clivées, créant une langue écriture, qui traduit à sa juste expression l'arabe ou le berbère. Ces direx langagiers de l'oralité, qu'ils soient contes ou proverbes, chansons ou stéréotypes, qui subissent le primat de l'écriture, instaurent incontestablement dans cette conjonction, des lignes de conflits partiels. Les altérations qui découlent de la praxis scripturale, lorsque le transcuteur, ici l'écrivain, recompose d'une certaine manière leurs structures et les reformule en préservant leur intelligibilité et leur charge émotionnelle, comme exigence d'une conciliation à entretenir avec la mémoire référentielle, induisent des effets composites et esthétiques, une singularité au niveau de l'écriture.

## **BIBLIOGRAPHIE**

Barthes, Roland (1957) *Mythologies*, Paris : Seuil

Belmont, Nicole, (2002), Poétique du conte, Paris : Nathan.

Chikhi, Beida (1989) Problématique de l'écriture de Mohammed Dib, Alger : Opu

Dib, Mohammed (1998) L'arbre à dires, Paris : A .Michel

Dujardin, Camille (1984), « Littérature orale et histoire ; fonctions historiques.

Gougaud, Henri, (1991), Le renouveau du conte, Paris : Cnrs.

Julia, Kristiva 1978 (Semiotike, recherche pour une sémanalyse, Paris : Seuil

Khadda, Najet, (1985), « Italique d'usage et parole inusitée » Kalim N°6 Alger

Khatibi Abdelkébir, (1998) « Diglossia », in Prologues, N°23, été/automne, p23

Macherey, Pierre (1994) Pour une théorie de la production littéraire, Paris : Maspero

Mammeri, Mouloud, (1996), Contes berbères de Kabylie, Paris : Pocket

Ouhibi Ghassoul, Nadia (1999) « L'écriture maghrébine entre praxis et dynamisme. Un cas de lecture : Rachid Boudjedra », in Insanyat, N°9, p59

Zumthor, Paul (1983), Introduction à la poésie orale, Paris : Seuil.

### *Notes*

- 
- i Laplantine, Français, « Le métissage, moment improbable d'une connaissance vibratoire », X.aia N°2/3 « Multiculturalisme » nov 1999.
- ii Moura, Jean Marc, (1999), Littérature francophone et théorie postcoloniale, Paris : PUF.
- iii Achour, Christiane (1985), Abécédaire en devenir, Alger : Enag .
- 4 Boucetta, Rachida, « Parcours des ruptures et trajectoires khatibiennes », Revue : Prologues N° 13
- 5 Gontard, Marc, «Auteur maghrébin : la définition introuvable » Expressions maghrébines. Volume I 2002.
- 6 Khatibi , Abdelkebir (1974), La blessure du nom propre, Paris: Denoël.
- 7 Hafid, Gafaïti, (1987), Boudjedra ou la passion de la modernité, Paris : Denoël
- 8 Ricard, Alain (1973), Littérature d'Afrique du Nord, Paris : Karthala.